

GÉNOIS ET TATARS EN DOBROUDJA AU XIV^e SIÈCLE: L'APPORT DE LA NUMISMATIQUE

OCTAVIAN ILIESCU

En 1958, dans une chronique des découvertes monétaires, l'auteur de cette note présentait deux monnaies de bronze, trouvées ensemble en 1942 dans les ruines de la forteresse médiévale d'Enisala (commune de Sarichioi, département de Tulcea, en Dobroudja)¹. La première pièce montrait au droit le tamgha de la Horde d'Or et la date de l'hégire 710 (1310/1311)² et au revers, une croix³, dans ses cantons quatre lettres que nous n'avons pas réussi à déchiffrer au moment de la publication⁴. L'autre monnaie provenant de cette découverte présentait au droit une croix pattée, au revers une image tout à fait inconnue que nous avons assimilée en 1958 — non sans réserves — à celle d'un château médiéval, assez commune dans la numismatique de l'Orient Latin⁵.

Depuis lors, de nouvelles découvertes faites en Dobroudja ont mis au jour d'autres exemplaires similaires à ceux qui avaient été sommairement décrits par nous en 1958. En ce qui concerne la catégorie qui comprend les pièces de bronze montrant au droit le tamgha de la Horde d'Or et au revers une croix, on y a reconnu assez facilement les émissions monétaires d'un établissement génois soumis à la domination de la Horde d'Or et situé sur le Danube inférieur⁶. Plus récemment, ces émissions monétaires, datées des années de l'hégire 707 (1307/1308), 710 (1310/1311) et 711 (1311/1312), ont été déterminées comme appartenant à une colonie génoise établie à Isaccea⁷. Les questions posées par la découverte de cette catégorie d'émissions monétaires semblent donc avoir trouvé une solution bien satisfaisante⁸.

¹ O. Iliescu, *Însemnări privitoare la descoperiri monetare (II)*, SCN, 2, 1958, p. 456, n° 21 et p. 461, fig. 2-3.

² 710 et non pas 810 de l'hégire, comme nous avons lu par erreur en 1958. *loc. cit.* v. en ce sens O. Iliescu, *Emisiuni monetare ale orașelor medievale de la Dunărea de Jos, Peuce*, 2, 1971, p. 263.

³ Croix pattée ou légèrement ancrée et non pas croix potencée, comme nous l'avons erronément décrite en 1958, *loc. cit.*

⁴ O. Iliescu, *Însemnări ...*, *loc. cit.*, p. 456, n° 21 et p. 461, fig. 2.

⁵ *Ibidem*, p. 456, n° 21 et p. 461, fig. 3.

⁶ O. Iliescu, *Emisiuni monetare ale orașelor medievale ...*, *loc. cit.*, p. 263 et p. 265.

⁷ E. Oberländer Târnoveanu et Irina Oberländer Târnoveanu, *Contribuții la studiul emisiunilor monetare și al formațiunilor politice din zona gurilor Dunării în secolele XIII-XIV*, SCIVA, 32, 1981, 1, p. 100-102 et 105-106; les mêmes auteurs, *Noi descoperiri de monede emise în zona gurilor Dunării în secolele XIII-XIV*, SCN, 9, 1989, p. 122, 126-128.

⁸ Cf. O. Iliescu, *Contributions à l'histoire des colonies génoises en Roumanie aux XIII^e-XV^e siècles*, RRH, 28, 1989, 1-2, p. 27-28, 50.

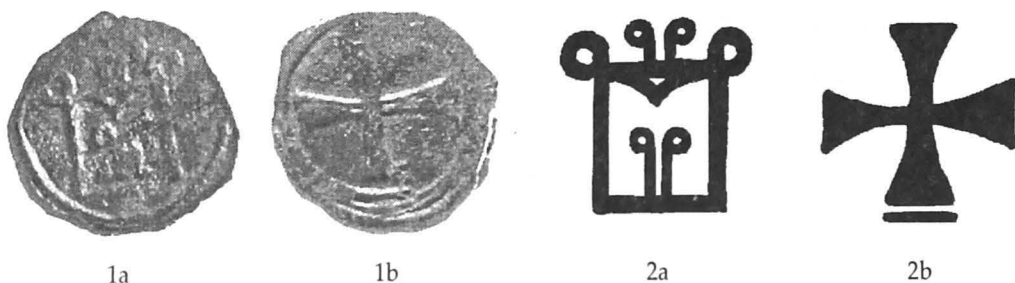


Fig. 1. — Monnaie tataro-génoise découverte à Enisala (SCIVA, 32, 1981, 1, p. 89–109, fig. 3, 18).

Fig. 2. — Reproduction des symboles figurés au droit (a) et au revers (b) de la même monnaie (*ibidem*, fig. 4, 14–15).

La deuxième pièce de bronze, trouvée en 1942 à Enisala et publiée en 1958, appartient, elle aussi, à une émission monétaire dont on a identifié jusqu'à présent plusieurs exemplaires similaires. Sa détermination rigoureuse s'est avérée beaucoup plus difficile que dans le cas précédent. Il revient aux chercheurs Ernest Oberländer-Târnoveau et Irina Oberländer-Târnoveau le mérite d'avoir présenté une interprétation correcte de l'image figurée au droit de ces monnaies: c'est un tamgha mongol, absolument inconnu auparavant dans la littérature numismatique concernant le monnayage de la Horde d'Or, ce qui rend très difficile l'attribution de cette émission⁹. Dans une étude plus récente, les auteurs cités estiment pouvoir attribuer l'émission monétaire en question à une seigneurie génoise résidant à Kilia (?)¹⁰ et lui assigne une date vers 1360–1380¹¹. A notre avis, en suivant nos collègues dans l'étude de cet intéressant problème de numismatique médiévale, on aurait la chance d'y apporter certaines précisions concernant l'identité probable de l'émetteur, la localisation, le caractère et la chronologie de cette énigmatique émission monétaire c'est ce que nous allons tenter de faire dans ce qui suit.

Rappelons tout d'abord la description correcte des types monétaires adoptés pour l'émission qui fait l'objet de cette discussion: au droit, un tamgha mongol (fig. 2 a), au revers croix pattée (croix génoise) (fig. 2b)¹². Les monnaies qui appartiennent à cette émission ne portent aucune légende, ni au droit, ni au revers. Ce sont des pièces de bronze de faible valeur destinées à circuler presque exclusivement à l'intérieur du centre urbain émetteur; on les désignait sous le nom de *follari*¹³. La

⁹ E. Oberländer Târnoveau et Irina Oberländer Târnoveau, *Contribuții ..., loc. cit.*, p. 92, 102, 106 et fig. 4/14/

¹⁰ Il s'agit de la localité actuelle Chilia Veche, sise sur la rive droite du bras danubien de Kilia.

¹¹ E. Oberländer Târnoveau et Irina Oberländer Târnoveau, *Noi descoperiri ..., loc. cit.*, p. 122, 126, 128. Deux autres monnaies de cette même émission, découvertes à Enisala, à des dates et dans des conditions non précisées, ont été publiées simultanément par Antoaneta Vertan, G. Custurea, *Descoperiri monetare în Dobrogea (VIII)*, *Pontica*, 21–22, 1988–1989, p. 381, nos 1 320 et 1 321.

¹² Nous reproduisons ici les figures 3/18 et 4/14–15 de l'étude citée plus haut, dans la note 9.

¹³ E. Oberländer-Târnoveau et Irina Oberländer Târnoveau, *Noi descoperiri ..., loc. cit.*, p. 128. Le nom *follaro* désigne la monnaie menue de cuivre ou de bronze, frappée au Moyen Âge par certaines colonies génoises du Levant; v. en ce sens G. Lunardi, *Le monete delle colonie genovesi*, Gênes, 1980, *passim*.

plupart des exemplaires signalés jusqu'à présent comme appartenant à cette émission ont été découverts dans les ruines de la forteresse médiévale d'Enisala, soit par hasard, soit à l'occasion des fouilles archéologiques exécutées ici-même de temps en temps¹⁴. Un seul exemplaire connu provient de Kilia (Chilia Veche, dép. de Tulcea, sur la rive droite du bras de Kilia). En voici la liste complète des provenances connues jusqu'à la date de la rédaction de cette note:

ENISALA

1. AE 17 mm
1942 SCN, 2, 1958, p. 456, n° 21 et 461 fig. 3.
2. AE 0,90 g
1964; SCN, 9, 1989, p. 128, n° 45.
3. AE 0,70 g
1964 *ibidem*, n° 46.
4. AE 18 mm 0,60 g
1963 *ibidem*, n° 47.
5. AE 15 mm 0,50 g
1964; *ibidem*, n° 48.
6. AE 13 mm 0,55 g
1980; *ibidem*, n° 49.
7. AE 14 mm 0,90 g
1970; SCIVA, 32, 1981, 1, p. 106, n° 109.
8. AE 15 mm 0,84 g
1970; *ibidem*, n° 110.
9. AE 15 mm 1,05 g
1976; *ibidem*, n° 112.
10. AE 15 mm 1,33 g
Date de la découverte non précisée; *Pontica*, 21–22, 1988–1989. p. 381, n° 1 320.
11. AE 15,5 mm 0,70 g
Même remarque; *ibidem*, n° 1 321.

CHILIA VECHE

12. AE 17 mm 0,40 g
1966; SCIVA, 32, 1981, 1, p. 106, n° 111.
- AE: bronze.

En examinant cette liste, on remarque sans aucune difficulté l'aspect particulier de la diffusion des monnaies qui y sont enregistrées: du nombre total de douze exemplaires, signalés jusqu'à présent, non moins de onze — soit environ 92% — ont été découverts entre les années 1942–1980 dans les ruines de la forteresse médiévale d'Enisala. Le douzième exemplaire connu provient de Chilia Veche, mais le lieu exact et les circonstances réelles de sa découverte n'ont pas fait l'objet de la moindre

¹⁴ V. plus haut, la note 11.

précision¹⁵. Compte tenu du fait qu'une émission monétaire comprenant des espèces de très faible valeur — comme c'est également le cas de celle que nous soumettons à la présente discussion — était destinée en premier lieu, sinon exclusivement, à pourvoir aux exigences économiques de la vie quotidienne, dans un cadre territorial strictement limité, il est permis de supposer que les monnaies en question ont été frappées par un atelier fonctionnant à Enisala même, sous le contrôle d'une autorité locale. Cette autorité était sans nul doute exercée par des Génois, puisque c'est la croix pattée de Gênes qui figure au revers des monnaies découvertes en si grand nombre à Enisala; elle reconnaissait la domination politique d'un chef tatar local, dont le tamgha est reproduit au droit de ces mêmes monnaies. Pour identifier, si possible, la personne de cet énigmatique chef tatar, il nous semble nécessaire de présenter dans ce qui suit un bref aperçu sur l'histoire de la forteresse d'Enisala, à la lumière des résultats obtenus notamment à la suite des recherches archéologiques entreprises ici-même depuis 1939 jusqu'à nos jours.

Érigée au sommet d'une colline rocheuse dont les pentes escarpées dominent à l'Est la grande étendue du lac Razelm, aux trois autres points cardinaux la plaine de Babadag, la forteresse d'Enisala — ou plus exactement ce qui en reste aujourd'hui — a éveillé assez tard l'intérêt des historiens roumains du Moyen Âge. En effet, ce n'est qu'à peine en 1939 que, sur l'initiative du professeur Constantin C. Giurescu, à cette date résident royal à Galați, débuta la première campagne de fouilles archéologiques ayant pour objet les ruines de ladite forteresse; ces recherches ont été entreprises par l'archéologue Grigore Avakian, sous la direction du Musée National d'Antiquités de Bucarest. Malheureusement, les événements politiques qui ont marqué la fin de 1939 et les années qui s'ensuivirent ont empêché la publication du rapport concernant les résultats obtenus au cours de cette première campagne de fouilles, en dépit de la richesse des matériaux archéologiques découverts à cette occasion; en effet, on n'en connaît que seulement une mention sommaire, faisant notamment état de la découverte de deux trésors monétaires mis au jour au cours de ces fouilles, l'un composé de gros d'argent, émis par Pierre I^{er}, voïvode de Moldavie (1375–1391), l'autre comprenant des ducats d'argent, frappés par Mircea l'Ancien, voïvode de Valachie (1386–1418)¹⁶. Dans ces conditions, l'historien Constantin C. Giurescu croyait pouvoir affirmer en 1942 et 1943 que la forteresse d'Enisala avait été érigée par les Turcs après 1417, date de la deuxième annexion ottomane de la Dobroudja¹⁷.

Les fouilles archéologiques, pratiquées dans la forteresse d'Enisala, ont été reprises en 1963 et ont continué en 1964, sous la direction des professeurs Ion Barnea de Bucarest et Ion T. Dragomir, directeur du Musée d'Histoire de Galați¹⁸. Ultérieurement, Ion T. Dragomir publiera une ample étude concençant cet objectif

¹⁵ E. Oberländer Târnoveanu et Irina Oberländer Târnoveanu, *Contribuții ...*, loc. cit., p. 106, n° 111.

¹⁶ S. L. (Lambrino), *Săpăturile arheologice din Ținutul Dunăren-de-Jos*, RIR, 9. 1939, p. 498: p. 499, fig. 1, vue des ruines de la forteresse d'Enisala (v. la reproduction ci-joint, fig. 3).

¹⁷ C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, I, 4-ième éd., Bucarest, 1942, p. 475; II/2, Bucarest, 1943, p. 530.

¹⁸ I. T. Dragomir, *op. cit.*, dans la note suivante, p. 29–30.

archéologique et mettant en valeur différentes catégories de matériaux, découverts à Enisala depuis la campagne de 1939: outils, armes, objets de parure et monnaies¹⁹.

Mais dès avant la publication de cette étude, d'autres chercheurs accordaient une attention particulière à la forteresse d'Enisala et en faisaient l'objet de leurs préoccupations scientifiques. C'est d'abord Radu Florescu qui lui réserva un chapitre distinct dans son guide archéologique de la Dobroudja²⁰; il hésite pourtant de lui attribuer une origine précise, génoise ou byzantine²¹.

Une étude encore plus ample, constituant en fait une véritable monographie, archéologique et historique, sera dédiée en 1971 à ce même objectif par Radu Ștefan Ciobanu²². Au début de son étude, cet auteur offre l'explication étymologique du nom actuel de la localité Enisala — nom accordé également à la forteresse en question — il dérive du turc *Yeni Sale* (prononcez: *Salé*), ce qui signifie: le Nouveau Village²³. Après avoir passé en revue la bibliographie afférente et présenté une description détaillée des ruines qui subsistent encore de l'ancienne forteresse²⁴, Radu Ștefan Ciobanu nous offre un large aperçu sur son histoire dont voici les repères principaux: la forteresse d'Enisala aurait été fondée au cours du dernier quart du XIII^e siècle par des Génois établis auparavant dans le port maritime situé sur le bord de l'actuel lac Razelm et auquel elle devait assurer la protection militaire; dans les cartes nautiques italiennes des XIII^e–XV^e siècles, la forteresse d'Enisala devrait être identifiée sous la dénomination de *Bambola* ou *Pampulo*; conquise en 1389 par les Turcs, elle passe en 1390 sous l'autorité du voïvode Mircea l'Ancien, qui réunit à cette date la Dobroudja toute entière à la Valachie; en 1417, en annexant la province de Dobroudja, les Turcs s'emparaient de nouveau de la forteresse d'Enisala; enfin, après la conquête ottomane en 1484 des cités moldaves Kilia et Cetatea Albă, la forteresse d'Enisala perd son importance stratégique et vers la fin du XV^e ou le début du XVI^e siècle, devenue inutile, elle sera définitivement abandonnée par la garnison militaire de l'Empire ottoman²⁵.

Dans une synthèse concernant l'état de la culture en Dobroudja aux XIII^e–XIV^e siècles, Ion Barnea, en énumérant les établissements locaux de cette époque, présente une large description de la forteresse d'Enisala²⁶ et plaide pour son identification avec le toponyme Stravicho ou Straviqui des cartes nautiques italiennes du Moyen Âge²⁷.

¹⁹ I. T. Dragomir, *Cetatea medievală de la Enisala. Unelte, arme și obiecte de podoabă, Danubius*, 6–7, 1972–1973, p. 29–47 et 20 figures-planches hors texte. La figure-planche 20 reproduit une partie des monnaies découvertes en 1963–1964; il est à regretter que leur liste complète n'a pas été publiée, comme annexe à cette étude.

²⁰ R. Florescu, *Ghid arheologic al Dobrogei*, Bucarest, 1968, p. 86–87.

²¹ *Ibidem*, p. 86.

²² R. ȘT. Ciobanu, *Cetatea Enisala*, BMI, 40, 1971, 1, p. 21–30.

²³ *Ibidem*, p. 21.

²⁴ *Ibidem*, p. 21–26.

²⁵ *Ibidem*, p. 27–30.

²⁶ I. Barnea, dans: I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Diin istoria Dobrogei, III. Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1971, p. 379–385 (p. 381–382, fig. 16–17. reproductions photo des ruines de la forteresse d'Enisala; p. 383, fig. 18, plan de la même forteresse).

²⁷ *Ibidem*, p. 380.

En 1976, Silvia Baraschi et Gheorghe Cantacuzino reprennent les fouilles archéologiques dans la forteresse d'Enisala et publient en 1980 les résultats de leurs recherches²⁸; sur cette base, ils avancent les hypothèses suivantes: 1° la fondation de la forteresse a eu lieu à la charnière des XIII^e–XIV^e siècles, sans toutefois pouvoir exclure une date plus réculée; 2° il est possible que les deux enceintes de la forteresse aient été érigées en même temps; 3° il existe au moins deux niveaux d'habitation dans cette forteresse et 4° les découvertes attestent la présence de Génois dans la forteresse, mais les auteurs cités expriment des doutes quant à la participation effective des Génois à la construction de la forteresse d'Enisala²⁹.

Depuis 1976, d'autres chercheurs ont entrepris des fouilles archéologiques dans la forteresse médiévale d'Enisala: Gheorghe Mănucu-Adameşteanu en 1981 et Sergiu Iosipescu en 1991–1993, mais les résultats de leurs recherches ne sont pas encore publiés³⁰.

Il ressort de tout ce qui est dit plus haut que la forteresse d'Enisala a été fondée, très probablement, au cours de la deuxième moitié du XIII^e siècle³¹, dans le but d'assurer une forte protection militaire à l'établissement portuaire qui se trouvait en bas, au fond de l'ancien golfe devenu entre temps le lac Razelm de nos jours³²; d'autre part, si la participation des Génois à la construction de la forteresse semble être assez douteuse, leur présence à l'intérieur de ses murailles est néanmoins attestée par les résultats des fouilles de 1976. Dans ces conditions, l'attribution de l'émission monétaire présentée plus haut à une communauté génoise résidant à Enisala — soit à l'intérieur de la forteresse, soit dans un quartier du port maritime aujourd'hui complètement submergé — paraît tout à fait plausible.

La présence d'un tamgha tatar, au droit des monnaies qui appartiennent à cette émission, constitue à son tour un élément iconographique très important, susceptible de déterminer l'identité probable de leur émetteur. Associé à la croix de Gênes, figurées au revers des monnaies en question, ce tamgha marque la domination politique exercée par un seigneur tatar sur la communauté d'Enisala. Inconnu jusqu'à présent dans la littérature concernant la numismatique de la Horde d'Or, le tamgha respectif ne pouvait appartenir qu'à un chef local qui, profitant d'une période d'anarchie traversée par l'Etat mongol, s'était emparé du pouvoir et l'exerçait en nom propre sur un territoire situé à la périphérie du vaste empire des steppes. Or l'identité de ce personnage peut être établie sur la base des relations contenues dans un

²⁸ Silvia Baraschi et Gh. Cantacuzino, *Cercetările arheologice din cetaten de la Enisala, Peuce*, 8, 1980, p. 459–474.

²⁹ *Ibidem*, p. 468, 470.

³⁰ Informations aimablement fournies par notre collègue Ernest Oberländer Târnoveanu, auquel nous adressons, ici encore, nos sincères remerciements.

³¹ Il convient de citer en ce sens la découverte dans les ruines de la forteresse d'Enisala de deux hyperpères de Jean Vatzatzès (1222–1254), trouvés séparément; v. O. Iliescu, *L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XI^e au XV^e siècle*, *RÉSEE*, 6, 1969, 1, p. 17; E. Oberländer Târnoveanu, *Monede bizantine din secolele XIII–XV descoperite în Dobrogea*, BSNR, 75–76, 1981–1982, p. 205, note 2, n° 2.

³² Sur l'évolution géo-hydromorphologique de cet ancien golfe à la fin du XV^e siècle, v. R. Şt. Ciobanu, *op. cit.*, p. 30.

document publié dès la fin du XIX^e siècle et qui n'a pas manqué de susciter ultérieurement l'intérêt des historiens N. Iorga et G.I. Brătianu. Il s'agit d'une lettre datée du 22 juin 1368, à Visegrad, adressée par le roi Louis de Hongrie à la communauté saxonne de Braşov et par laquelle il leur fait connaître que, sur la demande de leur juge, il exempt de l'obligation de payer les droits de douane, dûs pour les marchandises apportées en Hongrie, par les *mercatores Domini Demetry, principis Tartarorum*, à condition de réciprocité pour les marchands de Braşov *in terra ipsius Domini Demetry*³³. N. Iorga signalait en 1900, pour la première fois, l'apparition sur la scène de l'histoire, au XIV^e siècle, d'un chef tatar appelé Démètre; l'historien roumain évoquait à ce propos un passage des *Annales* du chroniqueur polonais Stanislaw Sarnicki qui fait mention de la victoire gagnée par le grand prince de Lithuanie, Olgerd, contre une coalition de trois chefs tatars, nommés Kadlubek, Démètre et Kaczibey³⁴. Plus tard, en se rapportant au privilège commercial du 22 juin 1368 déjà cité, N. Iorga affirma que ce Démètre, prince des Tatars, appelé Timur avant d'embrasser la foi chrétienne, avait établi sa résidence à Cetatea Albă, sur les bords du liman du Dniestr³⁵.

A son tour, G. I. Brătianu, après avoir mentionné en passant l'épisode de la bataille livrée par Olgerd contre les trois chefs tatars, parmi lesquels est cité le nommé Démètre³⁶, consacrera à ce dernier une étude spéciale, qui sera publiée douze ans après sa mort³⁷. Cette étude débute par reproduire le passage des *Annales* de Sarnicki concernant la bataille entre Olgerd et les trois chefs tatars³⁸ et continue par soumettre à une large discussion la question de l'identité des trois chefs tatars³⁹; l'auteur examine ensuite la portée du privilège commercial accordé par Louis I^{er} de Hongrie aux marchands du prince Démètre et, sur la base de ce document, il établit des limites territoriales et chronologiques du pouvoir exercé par ce dernier: entre l'embouchure du Pruth et celle du Bug, avec la résidence à Cetatea Albă, comme territoire, et entre environ 1360–1380, comme durée⁴⁰.

³³ Ce document a été publié dans les collections suivantes: E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor culese de ...*, 1/2, édit. N. Densuşianu, Bucarest, 1980, p. 144; F. Zimmermann, C. Werner, G. Müller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, II, Hermannstadt (Sibiu), 1897, p. 315, n° 917; DRH. D. I. p. . no 49.

³⁴ N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei şi Cetăţii-Albe*, Bucarest, 1899 (1900), p. 38 et note 2, où l'auteur cite comme source Sarnicki, *Annales*, p. 113. Après la défaite, les Tatars se sont retirés en Dobroudja (*ibidem*, p. 38); mais la bataille en question a eu lieu en 1363, à l'embouchure du Bug et non pas en 1333, à l'embouchure du Dniestr, comme affirme par erreur N. Iorga (*ibidem*).

³⁵ N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, III, *Les fondateurs d'Etat*, Bucarest, 1937, p. 264.

³⁶ G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 114, où l'auteur reproduit les opinions exprimées à ce propos par N. IORGA, *Studii istorice ...*, *loc. cit.*; mêmes observations que plus haut, dans notre note 34.

³⁷ G. I. Brătianu, *Deux études historiques. II. Demetrius Princeps Tartarorum (ca. 1360–1380)*, RÉR, 9–10, 1965, p. 39–46.

³⁸ *Ibidem*, p. 39 (où il faut pourtant corriger la date erronée de 1333; la date correcte est 1363; d'ailleurs, Olgerd a régné de 1342 à 1377).

³⁹ *Ibidem*, p. 40–42.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 45–46.

Successivement, d'autres historiens ont essayé de délimiter le territoire soumis à l'autorité du prince Démètre, en considérant que ce territoire englobait le sud de la Moldavie et le nord de la Dobroudja⁴¹ ou seulement le nord de la Dobroudja⁴².

Plus récemment, un autre historien roumain, Victor Spinei, a traité lui aussi, la question qui nous préoccupe ici-même⁴³. Sur la base des informations fournies par les chroniques russes — qu'il soumet d'ailleurs à une analyse critique —, cet auteur considère que la bataille livrée par Olgerd aux trois chefs (émirs) tatars a eu lieu en 1363, à Sini Vodi (Eaux Bleues), hydronyme qu'il identifie à l'actuel Siniuha, affluent du côté gauche du Bug⁴⁴. Procédant ensuite à l'examen du privilège accordé par le roi Louis I^{er} aux marchands de Démètre, prince des Tatars, l'auteur identifie ce dernier au troisième émir mongol participant à la bataille de 1363, Dimitri, et estime pouvoir localiser sa résidence à Orheiul Vechi⁴⁵ (le Vieil Orhei, en Bessarabie, ancien département roumain d'Orhei, aujourd'hui en République de Moldavie).

A notre avis, les trois chefs ou émirs tatars, participants à la bataille de Sinie Vodî, en 1363, provenaient, tous les trois, d'une zone qui s'étendait du nord de la Dobroudja jusqu'en Crimée et qui avait constitué le territoire sur lequel le grand émir Nogai avait fondé son propre Khanat, dans les dernières années du XIII^e siècle⁴⁶. Après la défaite qui leur fut infligée par Olgerd, les trois chefs tatars se sont retirés dans leurs fiefs d'origine. Kaczibey exerçait très probablement son autorité sur le couloir délimitée par les flueves Bug et Dniestr et avait sans doute la résidence quelque part dans le proche voisinage immédiat de l'actuelle Odessa, où un toponyme lui a conservé le nom, dans la variante *Kothubey*⁴⁷. Kaldubek, appelé également par d'autres sources *Kutlubuga*⁴⁸, passa le Dniestr et se retira dans le sud de la Bessarabie, espace compris entre le Pruth, le Danube et le Dniestr, où le toponyme Cătlăbuga⁴⁹ et le nom du lac Catalpug gardent évidemment le souvenir de la domination politique de l'émir tatar en question⁵⁰.

Quant à Démètre (Dimitri ou Demetrius dans les sources qui mentionnent son existence), le territoire soumis à sa domination ne pouvait se trouver que dans le nord de la Dobroudja. En premier lieu, du fait que ce prince tatar avait embrassé le christianisme, prenant le nom de Démètre, il devait certainement provenir d'un milieu chrétien orthodoxe de vieille tradition, ce qui est incontestablement le cas de cette région. En deuxième lieu, le même chroniqueur Sarnicki, en relatant l'épisode de la bataille de 1363, affirme qu'après la défaite, une partie des Tatars se sont réfugiés

⁴¹ B. Cămpina, Șt. Ștefănescu, dans *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, p. 165.

⁴² Șt. Ștefănescu, dans I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 351.

⁴³ V. Spinei, *Moldova în secolele XI–XIV*, Bucarest, 1982, p. 274–276.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 274.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 275.

⁴⁶ V. à ce sujet E. Oberländer Târnoaveanu, *Numismatical Contributions to the History of the South-Eastern Europe at the End of the 13th Century*, RRH, 26, 1987, 2, p. 245–258.

⁴⁷ V. Spinei, *op. cit.*, p. 275.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 274.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 275.

⁵⁰ *Ibidem*.

au-delà du Don, tandis que d'autres se sont réfugiés au-delà du Dniestr, jusqu'aux champs de la Dobroudja, qu'ils appellent *Orda Dobrociorum*⁵⁰; par conséquent, les Tatars ont dû traverser non seulement le Dniestr, mais aussi le Danube, pour revenir dans leurs établissements d'origine, situés dans le nord de la Dobroudja. C'est donc dans cette région que devait résider leur chef, le prince Démètre.

La même conclusion s'impose lorsque l'on examine la signification du privilège commercial accordé en 1368 par le roi Louis I^{er} aux marchands de Démètre, le prince des Tatars. Ce privilège doit être mis en relation avec deux autres ayant le même objet: le régime de l'activité commerciale déployée par les marchands saxons de Braşov, dans leur transit à travers la Valachie jusqu'au Danube et vers la mer Noire. Le premier privilège de ce genre, émis la 28 juin 1358, à la Vieille Buda, par le roi Louis I^{er} d'Anjou, autorisait les marchands saxons de Braşov de circuler librement, avec leurs marchandises, entre les rivières Prahova et Buzău, pour atteindre le Danube entre l'embouchure de la rivière Ialomitza et celle du Sereth⁵¹ c'est-à-dire en empruntant la route de Braïla⁵². Le deuxième privilège a été accordé aux mêmes marchands saxons de Braşov par Vladislav I — Vlaicu, le voïvode de Valachie; daté du 20 janvier 1368, ce privilège exemptait ses bénéficiaires de payer la taxe de douane à leur entrée en Valachie et leur permettait de la payer une seule fois, à Câmpulung, à leur retour de Braïla⁵³. Enfin, le privilège royal daté du 22 juin de la même année 1368 nous explique très clairement quelle était la destination que devaient prendre les marchands de Braşov, une fois arrivés à Braïla: ils passaient le Danube et pénétraient dans le pays du prince Démètre, où ils vendaient leurs marchandises et en achetaient d'autres, qu'ils transportaient ensuite sur leur chemin de retour à Braşov. De leur côté, les marchands du prince Démètre procédaient de la même manière, mais naturellement en sens inverse. La résidence de *Demetrius princeps Tartarorum* ne pouvait donc se trouver ni à Cetate Albă, ni à Orheiul Vechi; elle devait se placer sur la direction du commerce de transit pratiqué par les marchands saxons de Braşov, à partir de leur arrivée à Braïla, à savoir quelque part dans la zone septentrionale de la Dobroudja. Mais où donc pouvait-elle bien se trouver?

A notre avis, c'est la numismatique médiévale qui, à l'état actuel de ses recherches, est en mesure de nous offrir une solution plausible à cette question. En effet, l'identification d'une émission monétaire locale, comprenant des pièces de bronze découvertes presque exclusivement dans les ruines de la forteresse d'Enisala, montre clairement que vers la deuxième moitié du XIV^e siècle, il y avait dans ces parages une florissante communauté génoise, qui y développait son activité

⁵⁰ A *Ibidem*.

⁵¹ Document publié dans les collections: E. de Hurmuzaki, *vol. cit.*, n° XL, p. 58; DRH D. I, n° 39, p. 72.

⁵² Sur les problèmes posés par l'ouverture en 1358 de la route de Braïla, v. notamment M. Holban, *Contribuții la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria angevină. (Problema stăpânirii efective a Severinului și a suzeranității în legătură cu drumul Brăilei)*, Studii, 15, 1962, 2, p. 338-346; Ș. Papacostea, *Începuturile politicii comerciale a Țării Românești și Moldovei (secolele XIV-XVI)*, *Drum și Stat*, SMIM, 10, 1983, p. 11-15.

⁵³ E. de Hurmuzaki, *vol. cit.*, n° CXVII, p. 145-146; DRH D. I, n° 46, p. 86-88.

commerciale sous la domination politique d'un seigneur tatar. Ce seigneur ne pouvait être autre que le prince Démètre dont les marchands — évidemment des Génois — étaient les bénéficiaires du privilège émis en juin 1368 par le roi Louis I^{er} de Hongrie. La question de savoir où était emplaced la résidence du prince Démètre nous paraît donc avoir obtenu une solution très plausible: elle devait se trouver fort probablement dans la forteresse d'Enisala ou dans son proche voisinage, par exemple à Babadag.

Cette solutions nous permet d'autre part d'établir la destination finale du commerce de transit pratiqué par les marchands saxons de Braşov à travers la Valachie, vers le début de la deuxième moitié du XIV^e siècle. Ils se rendaient d'abord à Braila, soit par la route qui suit la vallée de la rivière Buzău, comme l'indique le privilège royal de 1358, soit par la route indirecte Braşov — Bran — Câmpulung — Curtea de Argeş — Brăila qu'ils étaient obligés d'emprunter selon les clauses du privilège accordé en 1368 par le voïvode Vladislav I^{er} de Valachie. Arrivés à Braila, ils passaient le Danube avec leurs marchandises et s'engageaient sur la route terrestre qui traversait le nord de la Dobroudja pour aboutir à l'ancien établissement portuaire maritime dominé par la forteresse d'Enisala. C'est ici, *in terra principis Demetry*, qu'ils échangeaient leurs marchandises avec des marchands pratiquant les commerce sur mer, en premier lieux des Génois appartenant à la communauté locale ou seulement de passage dans ces lieux. L'ancien port maritime d'Enisala, aujourd'hui entièrement submergé, représentait donc à cette époque un important point de contact entre le commerce continental et le commerce maritime dont les protagonistes étaient les Saxons de Braşov, respectivement les Génois des colonies de la mer Noire⁵⁴.

Peut-on identifier la forteresse et l'ancien port maritime d'Enisala dans les portulans et les cartes nautiques du Moyen Age? Sans avoir l'intention de nous livrer à une investigation systématique dans un domaine qui appartient à la géographie historique — vu le caractère strictement limité de cet article —, nous nous bornerons ici à rappeler deux hypothèses récentes qui tentent d'offrir une solution à ce problème. Nous avons vu qu'en 1971, Radu Ştefan Ciobanu proposait d'identifier la forteresse d'Enisla à *Bambola*, toponyme enregistré dans les sources cartographiques à partir des cartes nautiques élaborées par Domenico da Carignano (vers 1300), Pietro Visconti (1318) et Marino Sanudo (1320)⁵⁵.

La deuxième hypothèse concernant l'identification de la forteresse d'Enisala dans les sources cartographiques médiévales a été avancée dans la même année 1971 par le professeur Ion Barnea. Comme nous l'avons déjà montré plus haut, cet auteur considère que la forteresse d'Enisala devrait être identifiée sous la dénomination *Straviqui* (*Stravico*), qui figure sous ces deux variantes dans certaines sources cartographiques⁵⁶. Cette identification est basée sur le fait que la forteresse d'Enisala

⁵⁴ Sur la participation des Génois au commerce continental à travers la Valachie et la Moldavie, aux XIV^e–XV^e siècles, v. Ş. Papacostea, *op. cit.*, p. 12–15, 38–47.

⁵⁵ R. Şt. Ciobanu, *op. cit.*, p. 28.

⁵⁶ Cf. M. Popescu Spineni, *România în istoria cartografiei până la 1600*, I. Bucarest. 1935, p. 73–74, 77, 83.

se trouvait très près d'un village dénomé à l'époque romano-byzantine *Vicus Novus* ou *Novovicus*, nom conservé sous la domination ottomane quand les Turcs l'ont traduit par *Yeni Sale* ce qui a la même signification; à cause de ce voisinage, la forteresse en question aurait pris le nom de *Castra Vici*, d'où les variantes dérivées *Straviqui* ou *Stravic(h)o*⁵⁷ des cartes italiennes.

En ce qui nous concerne, il nous semble que les deux dénomination, Bambola aussi bien que Straviqui, puissent bien correspondre aux réalités topographiques de ce segment du littoral pontique, telles qu'elles ont été enregistrées par les cartographes italiens des XIV^e–XV^e siècles. A une seule précision: dans notre hypothèse, Bambola devrait désigner l'ancien établissement portuaire, aujourd'hui submergé, tandis que la forteresse médiévale qui le dominait serait identifiable au toponyme Straviqui dont l'etymologie citée plus haut nous paraît assez bien fondée.

Deux sources de géographie historique, datant du XVIII^e siècle, fournissent à notre avis un appui non négligeable à cette nouvelle hypothèse. Il s'agit en premier lieu d'un portulan français, rédigé en 1738 et publié en 1987 par Mlle Elisabeta Todorova⁵⁸, où l'auteur, en décrivant le littoral occidental de la mer Noire de Bosphore aux bouches du Danube, note l'emplacement du village *Jegni sala Kieuy* à l'entrée de la deuxième bouche dudit fleuve, appelée *Portitcha*⁵⁹. Ici, le nom *Jegni sala Kieuy* (en turc: *Yeni Sale Kioi*) désigne évidemment l'ancien établissement portuaire d'Enisala, qui n'était pas encore submergé à cette date.

Presque en même temps, une carte italienne non-datée, mais élaborée très probablement vers 1730, inscrit le nom *Taranka* à l'endroit où devrait se trouver l'emplacement de la forteresse d'Enisala⁶⁰. *Taranka* est ici sans doute une déformation du mot slave *palanka*, qui signifie fortification, terme adopté également en roumain sous la forme *palancă*, ayant le même signification. Or il arrive aujourd'hui même que l'on rencontre encore le toponyme *Palanca* à Enisala, où il désigne les vestiges d'une ancienne *palanka* ottomane, érigée probablement au XVI^e siècle en dehors et au nord de la forteresse médiévale d'Enisala⁶¹.

Bambola et Straviqui au XIV^e siècle, Jegni sala Kieuy et Taranka vers 1730–1740, ces deux paires de noms désignent respectivement deux réalités topographiques très proches l'une de l'autre, mais néanmoins bien distinctes: l'établissement portuaire, ultérieurement disparu sous les eaux de l'actuel lac Razelm, et la forteresse d'Enisala dont les ruines dominant encore l'étendue de la zone environnante. Il s'agirait donc à Enisala d'un problème de géographie historique similaire à celui qui est posé par deux toponymes danubiens longuement discutés:

⁵⁷ I. Barnea, *op cit.*, p. 380 et la note 5, où l'auteur cite les travaux de M. Guboglu et C. Cihodaru, exprimant le même point de vue.

⁵⁸ Elisabeta Todorova, *Neizvestno frensko opisanie na zapadnija Tchernomorski briag ot 1738*, INMV, 2 (38), 1987, p. 132–151; signalé par notre collègue Petre Diaconu que nous en remercions ici encore.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 141.

⁶⁰ Cette carte a été publiée par I. Lepși. *O veche hartă manuscrisă a regiunilor românești, Arhivele Basarabiei*, 5. 1933, 3, p. 253–258; cf. O. Iliescu, *De nouveau sur Kilin et Licostomo*, RRH, 33, 1994. 1–2. p. 163–166.

⁶¹ Informations fournies par Ernest Oberländer Târnoveanu que nous remercions ici encore.

Kilia et Licostomo, eux aussi désignant deux établissements très proches l'un de l'autre, mais pourtant bien distincts.

Au terme de cette investigation, il convient de formuler les conclusions suivantes:

1°. Vers la fin du XIII^e ou au début du XIV^e siècle, des marchands génois ont fondé une station commerciale permanente dans un quartier d'un établissement portuaire, à présent complètement submergé, situé au fond d'un large golfe devenu ultérieurement l'actuel lac Razelm. Cette station commerciale génoise n'est pas attestée par les sources historiques connues jusqu'à présent; il semble pourtant que l'établissement portuaire en question ait été désigné sous la dénomination de *Bambola*, enregistrée comme telle dans certaines cartes nautiques italiennes à partir de 1318.

2°. Parallèlement, mais à une date non encore exactement établie, une forteresse fut érigée au sommet de la colline escarpée qui dominait cet établissement portuaire. Les fouilles archéologiques entreprises dans les ruines de cette forteresse y ont mis en évidence une présence génoise, sans pourtant pouvoir attribuer aux Génois la construction de ce monument d'architecture militaire. Selon une hypothèse assez plausible, la forteresse en question aurait été désignée sous la dénomination de *Stravicqui* ou *Stravic(h)o* dans les cartes nautiques italiennes, élaborées depuis 1318. Cette identification repose sur le fait que dans le proche voisinage, il y avait un village, appelé à l'époque romano-byzantine *Vicus Novus* (*Novovicus*), d'où dériverait la dénomination de *Castra Vici* — *Stravicqui*, accordée par les contemporains à la forteresse avoisinante.

Il y aurait donc dans la toponymie médiévale, à Enisala, un parallélisme similaire au cas présent par deux toponymes danubiens longuement discutés, à savoir Kilia et Licostomo, eux aussi désignant en fait deux réalités distinctes, mais souvent confondues à cause de leur proche voisinage⁶².

3°. A partir du début de la deuxième moitié du XIV^e siècle, l'implantation commerciale des Génois à Enisala a dû connaître un véritable essor. L'ouverture, en 1358, de la route commerciale menant de Braşov à Braïla avait créé des conditions très favorables à l'établissement de contacts directs et permanents entre les marchands saxons de ladite ville transylvaine et les Génois actifs à Enisala, soit résidant ici-même, soit provenant de leurs nombreuses colonies de la mer Noire. Au début, les marchands saxons de Braşov traversaient les Carpathes en longeant le cours de la rivière Buzău et, arrivés à Braïla, ils passaient le Danube et se rendaient par Babadag à la ville portuaire d'Enisala, destination finale de leur commerce oriental.

En 1368, le voïvode Vladislav I^{er} de Valachie, en accordant le premier privilège commercial roumain émis au bénéfice des marchands saxons, les obligea de se rendre à Braïla en empruntant une route détournée par Bran — Câmpulung, mais la destination finale du commerce oriental de Braşov n'en subit aucun changement.

4°. Le développement des relations commerciales amorcées depuis 1358 entre la ville de Braşov et la communauté génoise d'Enisala ne tarda pas de faciliter la

⁶² Sur Kilia et Licostomo, v. O. Iliescu, *Nouvelles contributions à la géographie historique de la mer Noire, Il Mar Nero*, 1, 1994, p. 236–259; v. également notre article cité plus haut dans la note 60, p. 159–167.

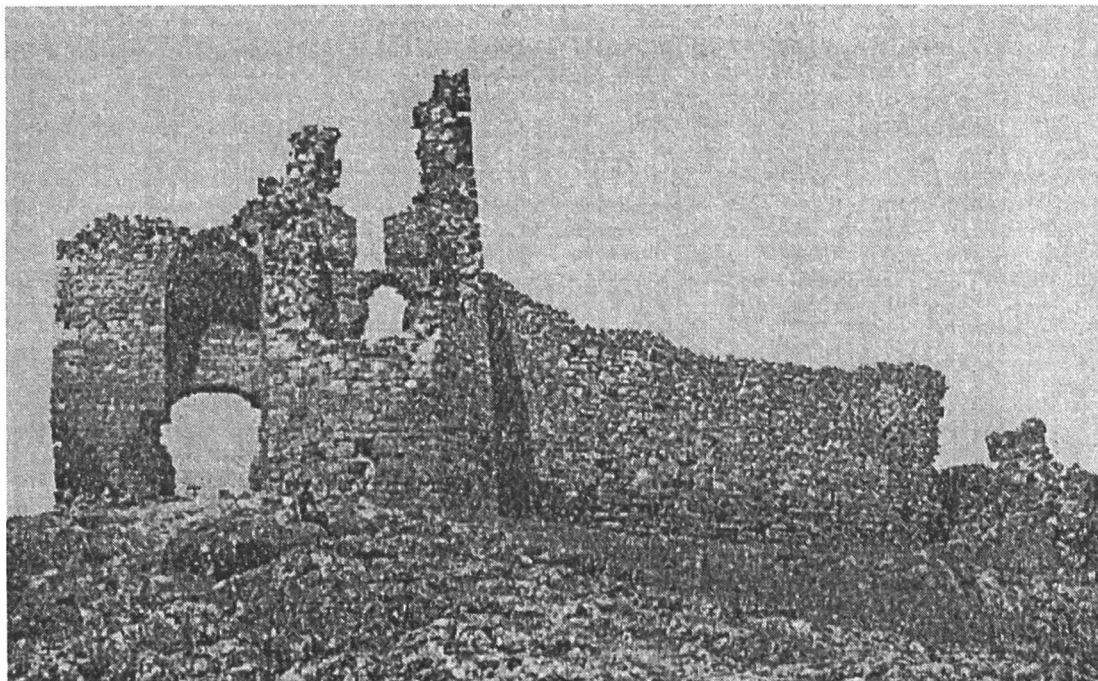


Fig. 3. — Vue de la forteresse d'Enisala (*RIR*, 9, 1939, p. 499).

réalisation d'une économie florissante au profit de cette communauté. Par la suite, elle aurait dû obtenir vers 1370 le statut juridique d'une véritable colonie génoise en Outremer. Il est vrai que les documents rédigés par des notaires génois contemporains, instrumentant à Kilia et à Licostomo, actes publiés jusqu'à présent⁶³, ne font aucune mention concernant l'existence d'une colonie génoise à Enisala, indifféremment du nom sous lequel elle ait pu être désignée. Mais la richesse des matériaux de tout genre, découverts au cours des fouilles archéologiques exécutées dans la forteresse d'Enisala atteste l'existence d'un niveau très élevé de la vie économique locale, qui devait correspondre à un degré similaire de développement économiques, atteint par la communauté génoise résidant dans l'établissement portuaire.

Un aspect particulier de ce haut degré de développement économique, marquant sans conteste le statut de colonie obtenu vers 1370 par la communauté génoise d'Enisala, est représenté par une émission locale de monnaies de bronze. Ces monnaies, sans légende ni date d'émission, montrent au droit un tamgha tatar et au revers, la croix pattée de Gênes. Du fait qu'un nombre de onze sur douze exemplaires, connus jusqu'à présent, ont été découverts à maintes occasions dans les ruines de la

⁶³ Actes instrumentés à Kilia en 1360–1361, publiés par G. Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360–61)*, Gênes, 1971 et M. Balard, *Gênes et l'Outremer. II. Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò (1360)*, Paris — La Haye — New York, 1980; actes instrumentés à Licostomo en 1373 et 1383–1384, publiés par Silvana Raiteri, *Atti rogati a Licostomo da Domenico da Carignano (1373) e Oberto Grassi da Voltri (1383–1384)*, dans le volume de Giovanna Balbi, Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*, Gênes, 1973, p. 187–237.

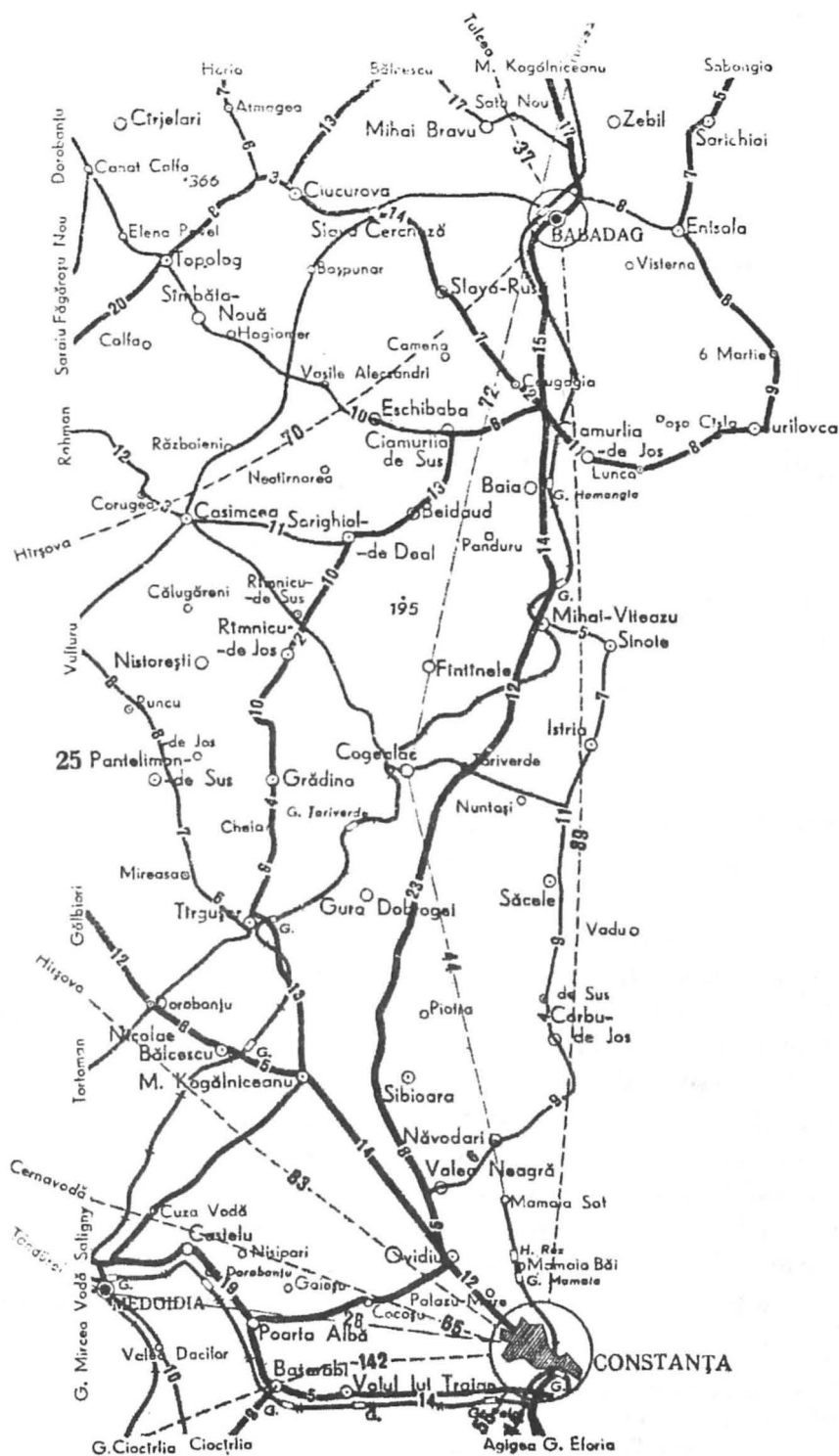


Fig. 4. — Carte partielle de la Dobroudja (1:500 000).



Fig. 5. — Fragment d'une carte partielle de l'Europe Orientale (Arhivele Basarabiei, 5, 1933, post p. 258).

forteresse d'Enisala, on peut déduire sans aucune difficulté que l'émission en question a certainement appartenu à une communauté génoise locale, qui disposait d'un statut juridique lui permettant de frapper sa propre monnaie. Même il faut observer que bien peu de colonies génoises du Levant ont obtenu et fait usage de ce droit. D'autre part, la valeur modeste des espèces qui font l'objet de cette émission monétaire — ce sont des *follari* de bronze, la monnaie menue des colonies génoises d'Outremer — révèle l'ampleur des échanges économiques quotidiens, pratiqués sur le marché local.

5°. La présence d'un tamgha mongol au droit des monnaies frappées par la colonie génoise d'Enisala atteste la subordination de cette communauté à la domination politique d'un chef tatar, possesseur du tamgha en question. Les *follari* de bronze, émis au début du XIV^e siècle par la colonie génoise d'Isaccea et montrant au droit le tamgha du chàn de la Horde d'Or et au revers une croix⁶⁴, en représentent un précédent; ultérieurement, entre 1421–1475, Caffa fera, elle aussi fréquemment usage de cette forme restrictive du droit de battre monnaie, comme attribut d'une autonomie limitée⁶⁵.

L'identification du seigneur tatar dont le tamgha est marqué au droit des monnaies frappées par la colonie génoise d'Enisala a été rendue possible grâce à une nouvelle interprétation donnée à un document publié depuis plus d'un siècle. Il s'agit de la lettre du roi Louis I^{er} de Hongrie, adressée le 22 juin 1368 aux citoyens de Braşov et par laquelle l'émetteur fait connaître qu'il accorde l'exemption des taxes de douanes aux marchands du prince des Tatars Démètre trafiquant à Braşov, à condition de réciprocité pour les marchands de Braşov, trafiquant dans le pays dudit prince Démètre. Comme nous l'avons établi plus haut, dans le commerce de transit à travers la Valachie, les marchands saxons de Braşov se rendaient d'abord à Braïla et de là, ils parcouraient le nord de la Dobroudja jusqu'à la colonie génoise d'Enisala, destination finale de leur commerce oriental. Dans ces circonstances, les *mercatores Domini Demetry, Principis Tartarorum* visés par le privilège royal, ne pouvaient être autres que les marchands en provenance de la colonie génoise d'Enisala. C'est donc la domination politique du prince Démètre qui s'exerçait sur la communauté génoise locale et c'est à ce seigneur mongol qu'appartenait le tamgha inscrit, comme symbole du pouvoir souverain, au droit des monnaies frappées par la colonie génoise d'Enisala. Dans ce cadre géopolitique, la résidence du prince Démètre ne pouvait se trouver ni à Cetatea Albă, ni à Orheiul Vechi, comme l'ont localisée N. Iorga⁶⁶ et respectivement Victor Spinei⁶⁷, mais quelque part dans le nord de la Dobroudja, peut-être à Babadag ou même dans la forteresse d'Enisala. Le prince Démètre descendait probablement de la maison fondée par le chàn Nogai qui exerça en 1290–1300 un immense pouvoir dans

⁶⁴ V. la note 7.

⁶⁵ G. Lunardi, *op. cit.*, p. 46–80, 109–111, émissions de 1421 à 1433 (au droit le tamgha de la Horde d'Or, au revers château génois; p. 81–107 et 112–116, émissions de 1433 à 1465 (au droit le tamgha du khanat de Crimée, au revers le même château génois).

⁶⁶ V. plus haut, la note 35.

⁶⁷ V. supra, la note 45.

la région du Bas-Danube⁶⁸; cette possible descendance expliquerait d'une manière plausible l'établissement de sa résidence dans la zone Babadag — Enisala.

Déployant son activité à l'ombre de la domination politique detenue par un prince tatar, mais jouissant en même temps d'une large autonomie, la colonie génoise d'Enisala reproduisait en Dobroudja — naturellement, toutes proportions gardées — le même statut des relations tataro-génoises obtenu en 1265 et jalousement conservé à Caffa pendant plus de deux siècles. Il revient aux recherches de numismatique médiévale le mérite d'avoir contribué à l'élucidation de ce nouveau cas de symbiose tataro-génoise.

L'administration de la colonie génoise d'Enisala a-t-elle eu à sa tête un consul? Cette question avait été posée pour la première fois en 1935 par G. I. Brătianu, mais visant la ville de Vicina⁶⁹. A la date où le grand historien roumain écrivait sa brillante monographie dédiée à cette ville fantôme, dans la région des Bouches du Danube, l'existence des consuls génois locaux était connue seulement à Licostomo⁷⁰. Depuis lors, la question formulée par G. I. Brătianu a reçu une réponse affirmative, grâce à la découverte de nouvelles sources dans les inestimables fonds des Archives d'Etat de Gênes; aujourd'hui, on connaît les noms de deux consuls génois à Vicina⁷¹ et d'autres encore ont été signalés à Kilia⁷² et à Licostomo⁷³. Il n'est pas donc absolument exclu que, le hasard aidant, des recherches obstinément entreprises dans les fonds conservés aux Archives d'Etat de Gênes ne découvrent un jour des sources encore inconnues, qui fassent mention de l'existence d'un consul à la tête de la colonie génoise d'Enisala, désignée cette fois-ci sous son véritable nom.

Note additionnelle. Le dactyloscript de cet article était déjà achevé lorsque notre collègue Ernest Oberländer Târnoveau eut l'amabilité de nous signaler la monographie de l'historien Sergiu Iosipescu, *Balica, Dobrotiță, Ioanco*, Bucarest, 1985, où l'auteur traite d'une manière sommaire la question de prince tatar Démètre (p. 108–110), reproduisant dans son texte les données et les opinions publiées auparavant par Victor Spinei (v. plus haut, notre note 43); par conséquent, il localise,

⁶⁸ Sur la fondation par Nogai d'un chanat détaché et rival de la Horde d'Or, v. E. Oberländer Târnoveau, *op. cit. supra.* dans la note 46.

⁶⁹ G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina ...*, p. 50.

⁷⁰ *Ibidem.* A la date où l'auteur rédigeait sa monographie, on connaissait déjà les noms de deux consuls génois à Licostmo: Conrado Donato en 1381, signalé par N. IORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, I. Paris, 1899, p. 13 et antérieurement dans ROL, 4, 1896, p. 37; Pietro Embrone en 1382, *ibidem*, p. 17, respectivement 37; un ancien consul à Licostomo mentionné en 1403: Nicolò di Fieschi, signalé par N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor*, III, Bucarest, 1897, p. 5.

⁷¹ Montano Embriaco, consul en 1298, signalé par M. Balard, dans les *Actes du XV^e Congrès International des Etudes Byzantines*, II, Bucarest, 1975, p. 26; Bartolomeo de Marcho, consul en 1361, mentionnée dans un acte notarié publié par G. Pistarino, *op. cit.*, n° 40, p. 66.

⁷² Bernabò di Carpena, consul en 1361: G. Pistarino, *op. cit.*, doc. n° 21, 31, 40, 45, p. 35, 51, 66, 77.

⁷³ Pietro Embrono, consul en 1372; Silvana Raiteri, *op. cit.*, doc. n° 3, p. 200; Paolo de Podio, consul en 1372; *ibidem*, doc. n°s 2, 5, 7, 8, p. 198, 202, 205–206, 207; Luca Usodimare, consul en 1384; *ibidem*, doc. n°s 15, 16, p. 220, 221. L'administration coloniale génoise à Licostomo prit fin probablement en 1402; v. en ce sens Șt. Andreescu, *Acte medievale din arhive străine, Revista de istorie*, 34, 1981, 9, p. 172–176.

lui aussi, la résidence de Démètre à Orheiul Vechi (p. 109), ce qui ne correspond pas à la réalité, comme nous l'avons déjà montré un peu plus haut. En ce qui concerne les monnaies de bronze, découvertes en grand nombre dans la forteresse d'Enisala, Sergiu Iosipescu affirme qu'elles ont été émises ici-même par une ou plusieurs personnes privées provenant des familles notables de Gênes et que ces monnaies portent au droit un tamgha différent de celui des Khâns de la Horde d'Or — possible celui du prince Démètre — et au revers, la croix de Gênes (p. 109–110). L'auteur cité croit donc que dans la forteresse d'Enisala, l'autorité appartenait à une *mahone* génoise, mais il omet de prendre en considération l'existence d'un établissement portuaire à Enisala, étroitement lié à la forteresse; d'autre part, si l'auteur attribue correctement à Démètre le tamgha des monnaies frappées à Enisala, il n'apporte aucun argument à l'appui de son assertion.

ABRÉVIATIONS:

DRH D:	<i>Documenta Romaniae Historica Seria D Relații între țările române</i> , Bucarest, 1977
BMI:	<i>Buletinul monumentelor istorice</i>
BSNR:	<i>Buletinul Societății Numismatice Române</i>
INMV:	<i>Izvestija Narodnija Muzei Varna</i>
RER:	<i>Revue des études Roumaines</i>
RIR:	<i>Revista istorică română</i>
RESEE:	<i>Revue des études sud-est européennes</i>
ROL:	<i>Revue de l'Orient Latin</i>
RRH:	<i>Revue roumaine d'histoire</i>
SCIVA:	<i>Studii și cercetări de istorie veche și arheologie</i>
SCN:	<i>Studii și cercetări de numismatică</i>
SMIN:	<i>Studii și materiale de istorie medie</i>
Studii:	<i>Studii. Revistă de istorie</i>